

ANNÉE 1937

THÈSE

N° 658

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Ionel Florian RAPAPORT

né le 30 mars 1909, à BUZAU (Roumanie)

La Castration Rituelle

L'Etat Mental des Skoptzy

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1937

ANNÉE 1937

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Ionel Florian RAPAPORT

né le 30 mars 1909, à BUZAU (Roumanie)

La Castration Rituelle

L'Etat Mental des Skoptzy

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1937

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Clinique médicale	} LOEPER. CARNOT. CLERC. Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	} CUNEO. GOSSET. GRÉGOIRE. LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	
Clinique urologique	
Clinique d'accouchements	} BRINDEAU. COUVELAIRE. JEANNIN.
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	
Clinique thérapeutique médicale	
Clinique oto-rhino-laryngologique	MOCQUOT.
Clinique thérapeutique chirurgicale	OMBREDANNE.
Clinique propédeutique	RATHERY.
Clinique de la Tuberculose	LEMAITRE.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	Pierre DUVAL.
Clinique cardiologie	SERGENT.
	BEZANÇON.
	MATHIEU.
	LAUBRY.
Professeurs sans chaire	} HOVELACQUE. MULON. OLIVIER. VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.		MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgicale.	FUNCK	Pathologie chirurgicale.
BARIÉTY	Pathologie médicale.	GALLIARD	Parasitologie.
BÉNARD (Henri). .	Pathologie médicale.	GASTINEL	Bactériologie.
BERNARD (Pierre) .	Pathologie médicale.	DE GAUDARD D'ALLAINES.	Pathologie chirurgicale.
BESANÇON (Justin) .	Hydrologie.	GAYET	Physiologie.
BOULIN	Pathologie médicale.	DE GENNES	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.	GIROUD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.	HAGUENAU	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.	HALPHEN	Oto-rhino-laryngologue.
COSTE	Pathologie médicale.	HAZARD	Pharmacologie.
DOGNON	Physique.	HUGUENIN	Anatomie pathologique.
FEY	Urologie.	JOANNON	Hygiène.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE (Suite)

MM.		MM.	
LACOMME	Obstétrique.	OBERLING	Anatomie pathologique.
LANTUEJOUL . . .	Obstétrique.	PETIT-DUTAILLIS.	Pathologie chirurgicale.
LAROCHE (Guy) . .	Pathologie médicale.	PIÉDELIEVRE . . .	Médecine légale.
LELONG	Pathologie médicale.	PORTES	Obstétrique.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.	RENARD	Ophthalmologie.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.	RICHET	Physiologie.
M ^{lle} J. LEVY	Pharmacologie.	SANNE	Chimie biologique.
LEVY-VALENSI . .	Neurologie et Psychiatrie.	SÈNEQUE	Pathologie chirurgicale.
MÉNÉGAUX	Pathologie chirurgicale.	TROISIER	Pathologie expérimentale.
MOLLARET	Pathologie médicale.	TURPIN	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.	VIGNES	Obstétrique.
MOULONGUET . . .	Pathologie chirurgicale.	WILMOTH	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.		

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.		MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.	LEROUX	Anatomie pathologique.
BUSQUET	Pharmacologie.	NEVEU-LEMAIRE . .	Parasitologie.
CHAILLEY-BERT . .	Physiologie.	PHILIBERT	Bactériologie.
GUENIOT	Obstétrique.	VAUDESCAL	Obstétrique.
LARDENNOIS . . .	Pathologie chirurgicale.		

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN		BROCQ	
BRULÉ		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
CHIRAY		HEITZ-BOYER	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		SCHWARTZ	
PASTEUR-VAL		VELTER	
LERY-RADOT			
SEZARY			

MM.	
ECALLE	} Clinique obstétricale.
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE

A MON PERE

A MA COUSINE BUKA FRIEDERICH

A MADAME AMALIA RAPAPORT

A M. LE DOCTEUR SIGMUND RAPAPORT

A M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'hôpital de la Pitié

*Pour le grand honneur
qu'il nous a fait en acceptant
de présider notre thèse.*

A M. LE DOCTEUR O. CROUZON

Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de la Salpêtrière

*Pour l'extrême bienveillance
qu'il nous a accordée pendant
l'année passée dans son service.*

A M. LE DOCTEUR LEVY-VALENSI

Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin des Hôpitaux

*Pour les conseils qu'il
a bien voulu nous donner
au sujet de notre thèse.*

A M. LE PROFESSEUR CH. BLONDEL

Hommage respectueux.

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

INTRODUCTION

La castration : l'excision des organes génitaux de l'homme est une opération pratiquée depuis les temps les plus lointains et pour les raisons les plus diverses. La forme la plus étrange de cette opération est, sans conteste, celle que l'homme accomplit volontairement sur lui-même.

La castration volontaire, de toutes les automutilations, intéresse doublement le médecin, à la fois par l'état mental du sujet qui se l'inflige et par les troubles morphologiques et physiologiques qu'elle entraîne.

Pour chercher le mobile d'une mutilation aussi étrange, quoique le sentiment religieux soit le plus généralement invoqué, il nous semble prudent de classifier les faits. Les cas, en effet, sont trop divers pour reconnaître une même explication.

La castration volontaire peut être individuelle ou collective : individuelle lorsque le sujet, indépendamment du milieu où il se trouve, est poussé à l'acte par des motifs qui ne sont valables que pour lui ; collective, au contraire, lorsque les conceptions du milieu dont il fait partie imposent cette cruelle pratique.

Le premier groupe renferme des cas manifestement pathologiques (Blondel, Lorthiois, Kankleit). Des étiologies diverses en sont responsables: démence précoce, démence alcoolique, paralysie générale, folie maniaque-dépressive, épilepsie, imbecilité, confusion mentale, délires mystiques. Quoiqu'il en soit, on est frappé « par la coïncidence extrêmement fréquente de la castration volontaire et des délires religieux » (Blondel). Mais, « si les interprétations morbides des conceptions religieuses paraissent entraîner fréquemment la castration volontaire, ce rapport se réduit, à l'examen, à une simple coïncidence. Le délire religieux fournit sans doute à l'automutilateur l'explication apparente de son automutilation, mais délire religieux et eunuchisme sont en réalité au même titre les manifestations indépendantes d'états psychopathiques dépressifs, principalement mélancoliques » (Blondel).

En est-il de même pour la deuxième classe, la castration collective, où la mutilation est élevée au rang de rite, comme chez les prêtres de Cybèle et les Skoptzy ? Dans ces cas, la castration se pratique par une collectivité entière, en vertu de conceptions et de traditions religieuses communes à tous. Pour les étudier, il faut considérer la castration collective à l'état pur, car entre les deux types il y a une série de cas intermédiaires.

L'individu, qui adhère de son propre gré à une religion aussi exigeante, n'est-il pas suspect d'être

déjà un anormal ? « On ne se châtre pas en un mot parce qu'on est Skoptzi ou prêtre de Cybèle, on est prêtre de Cybèle ou Skoptzi parce qu'on est candidat à la castration » (Blondel).

Cette présomption pèse sur une bonne partie de ces fanatiques. Les prêtres de Cybèle, les Valésiens, les premiers Skoptzy se recrutent, en effet, par prosélytisme, par adhésion volontaire.

Or, toutes les religions commencent ainsi. Mais, un moment arrive où ces religions s'organisent, où la foi se transmet non plus par prosélytisme, mais par tradition d'une génération à l'autre. La religion devient héréditaire.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il en est de même pour la secte des Skoptzy. Lorsque le prosélytisme commençait à perdre son intensité, les Skoptzy, pour perpétuer leur doctrine, ont admis le mariage et la procréation. Ils ne subissent le rite sanglant qu'après la naissance d'un ou de deux enfants. Le prosélytisme même s'exerce de moins en moins sur les adultes. On achète chez des paysans nécessiteux des enfants, à titre d'apprentis ou de domestiques, qu'on élève dans l'esprit de la secte. Ainsi ce n'est plus un penchant morbide qui pousse l'individu à se convertir car, dès son enfance, il est englouti dans la vie du groupe.

La « castration collective » à l'état pur, ne s'observe que chez ces derniers : enfants nés de parents

Skoptzy, ou achetés dès leur jeune âge pour la communauté.

Notre étude portera uniquement sur les *Skoptzy*, à l'exclusion des autres sectes, et, délimitant encore plus le sujet, nous éliminerons les convertis adultes. Nous serons pour cela obligés de renoncer aux données statistiques. En effet, les *Skoptzy* vivent en dehors des lois, poursuivis par la justice, chassés d'un pays à l'autre ; ils pratiquent leurs rites dans le plus grand secret. Les statistiques sont donc des plus trompeuses. Pour ne donner qu'un exemple, on comptait entre 1801 et 1871, en Russie, 5.444 adeptes. Or, leur nombre réel était quatre fois plus élevé. Les statistiques étant contestables, encore serait-il plus téméraire de vouloir fixer par des chiffres le nombre de ceux nés dans la nouvelle religion par rapport à ceux qui y sont venus à l'âge adulte.

Ne considérant uniquement que les premiers, les conclusions auxquelles nous arriverons ne seront valables que pour eux.

HISTORIQUE

Depuis les temps les plus reculés, l'homme pratique sur lui-même et sur ses semblables cette cruelle pratique qu'est la castration. On mutilait, suivant les époques et suivant les pays, les ennemis vaincus, les esclaves, les criminels. On se mutilait aussi volontairement pour des raisons religieuses.

Lorsque la religion exige l'abstention totale des rapports sexuels, il se trouve des fanatiques qui croient se mettre, en s'émasculant, à l'abri du péché.

Aux Indes, dans la partie méridionale, ou au Nord, dans les pays voisins de l'Himalaya, le Népal ou le Tibet, il y avait une secte — les Kojahs — qui pratiquait la castration. En 1884, Davidson en a observé quelques cas. D'après une légende indienne, le Dieu Siva se serait lui-même mutilé ses parties génitales.

Dans certaines tribus africaines, chez les *Sidama*, les *Bedjas*, on a signalé l'écrasement du testicule droit au moment de la puberté. Les *Zindjers*, les *Cafres*, les *Hottentots* pratiquent l'amputation unilatérale d'un testicule. La mutilation s'effectue généralement à la puberté au milieu des cérémonies d'initiation.

Dans l'antiquité, les prêtres de plusieurs divinités étaient soumis à la castration. Les prêtres du grand dieu d'Émèse, en Syrie, étaient mutilés. Dans le temple de Cnide, il y avait des prêtres émasculés qui s'habillaient en femmes pour servir dans le sanctuaire.

Mais la divinité qui exigeait avec le plus d'âpreté le sacrifice de la virilité, c'était Cybèle, « grande déesse de la Phrygie », « Mère des dieux ».

Le centre religieux de Cybèle était la Phrygie. Ses prêtres l'introduisirent peu à peu dans tous les pays environnants, en Grèce et, plus tard, dans l'Empire romain. Diane d'Ephèse n'était autre que Cybèle.

La légende la plus ancienne relative à Cybèle provient de Pessinonte, ville de Galatie. D'après la version transmise par Pausanias, Jupiter ayant fécondé la terre, de celle-ci sort un être divin bisexué : Agdistis. Les dieux, épouvantés par ce monstre, lui coupent les parties viriles qui, jetées sur le sol, donnent naissance à un amandier. Une nymphe, la fille du fleuve Sangarios, prend les fruits de cet amandier et les fait disparaître dans son sein. La vierge reste enceinte et met au monde un enfant très beau : Atys. Elle le laisse sous la surveillance d'un bouc. L'enfant grandit et devient si beau que la fille du roi de Pessinonte décide de l'épouser. Au moment de l'hyménée, Agdistis apparaît éprise elle aussi d'Atys. Elle trouble le bel adolescent qui, dans sa fureur, se coupe les parties génitales. Agdistis se

repentit et obtient de Jupiter que le corps d'Atys reste incorruptible.

La version d'Ovide est un peu différente : la déesse Cybèle s'éprend d'un jeune pâtre Atys ; celui-ci lui promet de ne jamais aimer une autre femme. Mais un jour il oublie son serment et se laisse entraîner par une nymphe. Cybèle fait périr sa rivale et égare l'esprit d'Atys. Celui-ci s'enfuit sur le mont Dindyme où, à l'aide d'une pierre tranchante, il se déchire les parties sexuelles en s'écriant : « Périssent les parties de mon corps qui m'ont été si funestes. »

Dans la partie occidentale de l'Asie mineure, on consacra à Cybèle un très grand nombre de sanctuaires. Tous ses prêtres subissaient la castration. Les fêtes de la déesse se célébraient annuellement à l'équinoxe du printemps. Elles duraient six jours. C'était au troisième jour qu'on recevait les initiés. Les Galles, prêtres de Cybèle, brandissant des épées, poussant des hurlements, se livraient à des danses frénétiques. Ils s'exaltaient jusqu'au délire. Insensibles à la douleur, ils se faisaient de profondes blessures aux bras et à la poitrine et, imitant Atys, se déchiraient les parties viriles.

La castration était totale : les testicules et la verge. Elle s'effectuait au moyen d'un simple fragment de vase ou d'un couteau de terre cuite fabriqué à Samos.

En Syrie, le rite sanglant avait une autre légende. Un jeune syrien, Combabus, d'une beauté remarquable, reçoit de son roi Antiochus I^{er} l'ordre d'ac-

compagner la Reine Stratonice à Hiérapolis pour y édifier un temple à Junon. Pour se mettre à l'abri de la tentation ou de la médisance, le jeune Combabus décide de se castrer avant son départ. Il confie au roi dans un coffret « ce qu'il avait de plus précieux au monde » et part avec la reine. Ses craintes sont justifiées : on l'accuse d'avoir reçu les faveurs de la reine. Il peut facilement prouver son innocence et garder ainsi la confiance de son roi.

Les amis de Combabus, pour participer à son infortune, se mutilent eux aussi et inaugurent ainsi le culte de la castration dans le nouveau temple d'Hiérapolis. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens accomplissaient le rite mutilateur en l'honneur de Combabus et de Junon. Au milieu de la cérémonie, dit Lucien, « le jeune homme, décidé au sacrifice de la virilité, jette bas ses vêtements, s'avance au milieu de l'assemblée en poussant de grands cris, saisit un glaive, réservé je crois à cet usage depuis de longues années, se châtre lui-même et court par toute la ville tenant en main ce qu'il a coupé ».

Pour certains, Combabus aurait été le premier des Galles, comme on appelait les prêtres de Cybèle. Cette appellation venait — croyait-on — du nom du fleuve phrygien Gallus. D'après Pline, l'absorption immodérée de cette eau fluviale provoquait la démence.

Les Grecs qui méprisaient les eunuques ne pou-

vaient expliquer le rite singulier de la castration que par la folie. Le nombre de Galles était néanmoins assez élevé dans le monde grec et, certains d'entre eux, les Métragyrites, promenaient à travers les villes la statue de la déesse en disant la bonne aventure.

Le culte de Cybèle fut introduit beaucoup plus tard dans l'Empire romain, à l'époque de la seconde guerre punique, mais le rite sacrificateur n'était pas admis. Ce fut l'empereur Claude qui autorisa les Romains à célébrer le culte sous sa forme sanglante. Héliogabale, successeur de Caracalla, aurait lui-même sacrifié sa virilité pour être promu au titre d'Archigalle.

Le succès de Cybèle à Rome ne fut pas long. Bientôt ses prêtres eunuques tombèrent sous le mépris général. Les premiers chrétiens ne ménageaient guère leurs sarcasmes à l'adresse de ces coutumes barbares.

L'Eglise chrétienne entreprit, dès le début, une lutte acharnée contre la castration. Car si le mépris de la chair est un idéal chrétien, la castration n'est qu'une hérésie.

Le plus célèbre parmi ces hérétiques fut Origène, qui, pour anéantir les exigences de sa jeune virilité, se mutila à l'âge de 18 ans.

Son exemple fut le point de départ de la secte des Valésiens, constituée vers le milieu du III^e siècle dans l'Arabie Pétrée. Valésius, le fondateur, consi-

dérail la castration comme la condition indispensable au sacerdoce. Il crut de son devoir de pratiquer l'opération, non seulement sur ses adeptes, mais sur tous ceux qui tombaient entre ses mains. « Car lorsqu'ils ne vouloient pas le faire eux-mêmes, il les y contraignoit, il les lioit sur un banc et leur coupoit de ses propres mains leurs parties viriles, en leur disant qu'il falloit accomplir à la lettre ce qu'avoit dit Notre Seigneur, *qu'il y avoit des Eunuques qui s'étoient faits Eunuques pour le Royaume des Cieux* » (M. D. Ancillon).

Un groupe important de ces hérétiques s'établit à Bachats au delà du Jourdain. Le Concile de Nicée, en 325, s'en occupa, et pour mettre fin à cette hérésie promulgua le canon suivant : « Si quelqu'un a été fait eunuque par le médecin dans une maladie ou par les Barbares, qu'il demeure dans le clergé, mais celui qui s'est mutilé lui-même, se trouvant en état de santé, doit être interdit s'il fait partie du clergé. » Vers 395, une bulle du Pape Léon I^{er} interdit, de nouveau, l'eunuchisme volontaire même dans l'intention d'éviter le péché.

La secte des Valésiens « ne dura pas longtemps : 1° parce qu'elle fut absolument condamnée par le Concile Général de Nicée à l'occasion de Leontius, Prêtre qui s'était fait Eunuque ; 2° parce que ceux qui avoient subi la peine avoient souffert de si horribles douleurs et avoient été si en danger de mourir que cela donna de la frayeur aux autres qui aban-

donnèrent cette secte ; 3° et enfin parce qu'étant défendu par les lois Romaines de se faire Eunuque il falloit en demander la permission au magistrat civil ; on se fit une honte de faire cette démarche, d'autant plus qu'on étoit en quelque sorte assuré d'être presque toujours refusé » (M. D. Ancillon).

Depuis, malgré les décisions du Concile de Nicée, l'eunuchisme volontaire est resté « un mal chrétien sujet à de brusques recrudescences » (Blondel). Plusieurs Patriarches de Constantinople : Nicétas, Phocius, Ignace, Méthode, plusieurs Metropolités de Russie : Jean, Ephren, avaient subi la castration. En Angleterre, les prêtres partisans de Thomas Becket étaient asexués. En Russie, la secte des Skoptzy, fondée au début du XVIII^e siècle, continue encore de nos jours à pratiquer la castration volontaire (Zambacco).

LA SECTE DES SKOPTZY

« Un étrange esprit d'origénisme, de renonciation à toute chair, une haine pour tout ce qui est animal, matériel, oppresse avec une telle force l'esprit russe qu'on ne peut, en Occident, s'en faire aucune idée » (Rozanov). Cet état d'esprit a permis en Russie le développement de la secte des Khlisty qui prêchait la plus complète chasteté. Et ce fut parce que certains Khlisty transgressèrent cette règle que quelques-uns d'entre eux ne virent d'issue que dans la

castration : l'impossibilité physique de pêcher. Bientôt les dissidents formèrent une nouvelle secte, celle des Skoptzy ou des « blanches colombes ».

Les premiers Skoptzy furent découverts en 1772 dans la province d'Orel, sous le règne de Catherine II. On arrêta treize paysans châtrés. Le promoteur de la secte réussit à disparaître. Un de ses disciples, Andreï Ivanov, fut knouté et exilé en Sibérie. Les autres furent libérés.

La secte des Skoptzy eut des prédécesseurs. A plusieurs reprises, la police russe avait découvert des groupes de fanatiques qui pratiquaient des mutilations génitales : en 1717, vingt personnes, treize ans après soixante-dix-huit personnes ; mais tous ceux-ci étaient des Khlisty.

Le fondateur de la secte des Skoptzy réussit à se cacher pendant quelques mois jusqu'au moment où les autorités russes cessèrent les poursuites. Il quitta alors son refuge et reprit sa propagande parmi les paysans. Il s'appelait Kondrati Sélivanov, mais sa véritable identité n'a jamais été établie. C'était probablement un paysan de la région d'Orel « un homme doux, méditatif et sujet aux extases ». « Il savait lire et écrire, ce qui était, à l'époque, très rare dans son milieu » (Soukhomline).

En 1775, la police découvrit de nouveau soixante Skoptzy dans la province de Tambow. Quelques mois plus tard, leur chef, Sélivanov, fut arrêté à Moscou. Il fut torturé par la police, on le fouetta plusieurs

fois, on lui versa de la cire brûlante sur la tête et enfin il fut condamné aux travaux forcés en Sibérie.

Le martyr de Sélivanov, sa condamnation sévère, transformèrent ce paysan ignorant en un « Fils de Dieu », un « nouveau Christ ». Cette idée propagée en secret gagna de plus en plus de croyants.

De riches commerçants de Moscou adhèrent à la secte. C'est probablement grâce à l'un d'entre eux que Sélivanov put s'évader de Sibérie en 1795.

Deux ans plus tard, on arrêta à Moscou un imposteur qui se disait le tzar Pierre III. C'était le même Sélivanov. La nouvelle légende de Sélivanov, Christ et Tzar fut au goût du peuple. En effet, le vrai Pierre III jouissait d'une grande popularité, car c'était lui, qui au cours de son bref règne, avait amnistié dix-sept mille personnes condamnées pour des motifs religieux.

La légende étant arrivée jusqu'au palais impérial, Paul I^{er} donna l'ordre d'amener son pseudo-frère à Saint-Pétersbourg. On ne sait rien de leur entrevue. Paul I^{er} le considéra comme dément car il le fit interner aussitôt dans une maison d'aliénés.

Le tzar Alexandre I^{er} le transféra dans le cloître de Smolensk. Grâce au chambellan Alexis Elianski, lui-même converti à la secte, Sélivanov retrouva la liberté. Ce fut une période florissante pour les Skoptzy, « l'âge d'or » comme ils disent. La maison de Sélivanov à Moscou c'était la « Nouvelle Jérusa-

lem », la « céleste Sion », la « Maison de Dieu ». Le nombre de Skoptzy augmentait considérablement et grâce à Elianski leurs idées pénétrèrent parmi les classes hautes de la société dans l'entourage du tzar.

En 1804, Elianski proposa une réforme politique qui devait transférer tous les pouvoirs de l'Empire à la secte des Skoptzy. D'après ce projet, on devait placer Sélivanov à la tête d'une chancellerie divine.

Pour punir cette audace, Elianski fut interné dans un couvent. La secte, néanmoins, continuait à progresser. On dit même que le tzar Alexandre I^{er} rendit personnellement visite au prophète avant sa première campagne contre Napoléon.

« L'âge d'or » des « blanches colombes » devait toutefois finir. A cause de leurs multiples interventions dans les affaires politiques, le gouvernement russe reprit les rigueurs contre eux. Sélivanov fut enfermé en 1820 au couvent de Souzdal où il finit ses jours en 1832 âgé, dit-on, de cent ans.

Les mesures contre les Skoptzy étaient des plus rigoureuses : travaux forcés dans les mines et les forteresses, la prison, le cloître, la déportation en Sibérie et au Caucase.

Ces condamnations n'avaient d'ailleurs aucune efficacité. La secte continuait à faire des adeptes. Les condamnés recrutaient des prosélytes parmi les gardiens mêmes des prisons.

Au milieu du xix^e siècle, ils étaient environ vingt mille, chiffre très éloigné de celui des statistiques

officielles ; la police, en effet, n'a découvert entre 1801 et 1871 que cinq mille quatre cent quarante-quatre mutilés. Toutes les classes de la société y étaient représentées : nobles, officiers, bourgeois, mais surtout des paysans. Leur situation matérielle était des plus florissantes. En 1869, dans la maison de Plotizyne, personnalité importante, plusieurs fois décoré, la police trouva quarante-huit millions de roubles appartenant à la secte.

Quelques-uns parmi eux étaient banquiers, caissiers, changeurs. Leurs principaux centres d'opérations financières étaient Petersbourg, Moscou, Morschansk, Odessa, Jassy et Bucarest.

Ils mettaient leurs fortunes au service du prosélytisme. Ils prêtaient aux petits commerçants nécessaires des sommes d'argent, en les obligeant, en cas de non-paiement, à choisir entre les poursuites et l'initiation à la secte. Ils achetaient, à titre d'apprentis ou de domestiques, les enfants des paysans et des artisans pauvres, qu'ils élevaient dans l'esprit de leur religion. On payait aux parents jusqu'à 1.000 roubles en échange d'un enfant. Des voyageurs à la solde de Skoptzy avaient la fonction de proposer partout aux parents l'achat de leurs enfants. Dans leurs lettres, il est souvent question de ces contrats d'achat ; les enfants sont désignés sous le terme de « marchandises ».

Grâce à leur force de prosélytisme, la secte s'est maintenue en Russie malgré les rigueurs de la

police. De nombreux Skoptzy furent déportés en Sibérie, d'autres durent se réfugier en Roumanie. Un mouvement de va-et-vient s'établit entre la Russie et la Roumanie suivant que les mesures prises à leur égard sont plus sévères ou plus clémentes.

Après 1905, le gouvernement russe permit aux réfugiés de retourner en Russie, où ils pouvaient choisir librement leur résidence. A cette époque, il y avait dix à quinze mille Skoptzy dans l'empire russe. Bientôt, on recommença les poursuites contre eux. En 1910, cent quarante-deux castrats furent condamnés à Kharkow. Plusieurs procès se succédèrent : en 1911, en 1912, en 1913.

Les Skoptzy, déportés au cours du ^{xix}^e siècle en Sibérie, s'y sont établis définitivement. Exilés d'abord dans les toundras du Turukhansk et sans pouvoir s'y adapter, ils ont demandé d'être transférés en Yakoutie. Leur demande agréée, dès 1860 ils s'établissent dans la nouvelle région. Aux alentours de Yakoutsk, d'Olekminsk et de Viliouïsk, il y avait vers 1885 une dizaine de villages occupés par plus de mille Skoptzy et où les nouveaux exilés trouvaient asile.

Travailleurs, ils y ont développé l'agriculture sur une grande échelle. Ce sont eux qui l'ont apprise aux Yakoutes. Ils y ont établi des tanneries, des moulins, des forges. Ils y ont ouvert des épiceries et des maisons commerciales. Leurs entreprises

étaient prospères et beaucoup d'entre eux avaient des provisions dans les banques sibériennes.

Les autorités russes tolèrent leurs pratiques religieuses mais ne les autorisent pas à quitter leurs villages isolés. Le prosélytisme ne peut donc pas s'exercer. La population de cette région est d'ailleurs — aux dires de Jochelson — trop réaliste et sensuelle pour accepter de pareilles doctrines. Jochelson ne connaît qu'un seul cas, celui d'un jeune Yakout qui ait accepté l'initiation, ébloui par la fortune de la secte.

Ces colonies de Skoptzy doivent exister encore à l'heure actuelle. Quelques-uns d'entre eux ont profité du désordre de l'après-guerre pour retourner dans leur patrie.

Tout autre a été le sort des Skoptzy réfugiés en Roumanie. Dès le début du xix^e siècle, ils y ont trouvé une liberté totale quant à l'exercice de leur culte et de leurs professions. Les lois roumaines, tout en interdisant le prosélytisme, quel qu'il soit, garantissent l'entière liberté du culte.

On ne les poursuit pas, ce qui est — comme le remarque Pittard (D.) — à la fois plus habile et plus logique. Ce n'est que par l'instruction et l'éducation des masses — comme le remarquait déjà Pelikan — qu'on arrivera à la disparition de ces cruelles pratiques.

Dès 1820, on les trouve en Bessarabie, à Ismaïl, où ils continuèrent leur prosélytisme jusqu'en 1859

quand, à la suite de trois accidents mortels intéressant les familles les plus importantes de la ville, ils durent s'enfuir. Vers 1829, on signale une colonie d'une cinquantaine de Skoptzy à Jassy.

Caillat, qui est resté quelques années à Bucarest avant 1853, a constaté leur présence dans la capitale de la Valachie. Deux recensements successifs, l'un fait en 1865, l'autre en 1871, accusent le premier : huit mille trois cent soixante-quinze Skoptzy, le deuxième : seize mille quatre-vingt-dix-huit.

Cet afflux de Skoptzy en Roumanie à cette époque est en rapport avec un événement important dans l'histoire de la secte. La colonie de Galatz était en pleine effervescence. Un certain Lissine, originaire de Moscou, fut proclamé : « deuxième rédempteur et tzar Pierre III. » Des centaines de fidèles accoururent de partout pour lui rendre hommage.

Lissine, afin d'être reconnu Christ et Tzar par toutes les communautés de Russie, décida de les visiter. Son succès fut grand : tous les fidèles de la Russie méridionale lui rendirent hommage. Peu de temps après, il fut arrêté par la police russe et envoyé avec cent trente-cinq adeptes devant la Cour d'Assises de Mélitopol. Ce fut un des procès les plus retentissants des Skoptzy en Russie.

En Roumanie ils continuèrent le prosélytisme, mais avec moins de succès qu'en Russie. De jeunes gens pauvres venant de Transylvanie chercher fortune à Bucarest tombaient — nous dit Caillat —

facilement entre leurs mains. On obtenait leur adhésion contre deux chevaux et un fiacre. En effet, les Skoptzy, à Bucarest, exerçaient le métier de maquignon, et possédaient, là aussi, d'importants capitaux.

A Jassy, Galatz, ils sont épiciers ou cochers. Ils habitent des quartiers périphériques à l'écart du reste de la population. A Bucarest les cochers Skoptzy ont une certaine notoriété : « Leurs attelages sont les plus beaux de tous. Ils mettent leur point d'honneur professionnel à posséder non seulement des chevaux splendides, les meilleurs trotteurs de toute la ville, mais les harnais les plus brillants, la voiture la mieux suspendue, la plus belle robe de velours. Ce sont des cochers aristocratiques » (Pittard (B)).

Dans la Dobroudja, ils s'occupent d'agriculture. Le village *Doua Maiu*, près Mangalia, est entièrement à eux.

En 1913 — nous dit Millant (C) — leur nombre à Bucarest, Jassy, Galatz et Constantza était de deux à trois mille.

Après la guerre, Pittard a retrouvé des anciens cochers de fiacre Skoptzy ; ils sont devenus chauffeurs de taxis.

On ne peut guère savoir si leur nombre, depuis, a diminué. Pittard ne le pense pas. Les transformations sociales qui se sont succédées, particulièrement en Russie, n'ont pas touché leur fanatisme aveugle.

Dans les premières années qui ont suivi la guerre, les persécutions religieuses en Russie concernaient de préférence l'église orthodoxe. On avait oublié les sectes. Les Skoptzy ont eu quelques années calmes.

En 1929, la police soviétique découvre à Leningrad et à Moscou des Skoptzy qui prédisent dans leurs réunions secrètes l'avènement prochain du tzar Pierre III. A quelques mois de distance, deux procès furent intentés aux paysans châtrés de Volossovo, de Mouratovo et de Saratow. Les chefs furent condamnés à un emprisonnement de 3 à 6 ans. En 1930, un grand procès eut lieu à Leningrad. Parmi les accusés figuraient trois ex-millionnaires.

D'après les statistiques officielles, il y avait, en 1930, près de mille « membres actifs » de la secte. « Il est légitime de penser — dit Soukhomline — que leur nombre a augmenté depuis ».

LES CROYANCES RELIGIEUSES DES SKOPTZY

Les premiers Skoptzy se sont recrutés dans la secte des Khlisty. Séliванov lui-même en faisait partie. On conçoit que de nombreuses croyances et pratiques soient communes aux deux religions.

D'après les conceptions des Khlisty, rapportées par Séverac, entre la terre et le ciel il n'y a pas de barrière infranchissable ; l'un prolonge l'autre. Un passage permanent les relie. Les hommes, leur vie

terrestre achevée, vont vivre au septième ciel parmi les divinités. Les « puissances célestes » : Dieu le Père, Dieu le Fils, le Saint-Esprit, la Mère de Dieu, les Saints, les Apôtres, peuvent descendre, à leur tour, du septième ciel sur la terre en s'incarnant en quelque fidèle vertueux. Plusieurs Christs sont ainsi apparus parmi les Khlisty. Le rôle de ces divinités incarnées est d'aider les hommes à vaincre leur corps et à libérer leur âme. Car entre l'âme et le corps il y a une lutte constante et l'âme seule, libérée du corps, est digne d'aller au ciel.

Sélivanov ne modifia —dit Séverac — le dogme des Khlisty qu'en se donnant pour la dernière incarnation du Christ. Sa vie, son martyr et sa destinée, remplit les très nombreux cantiques que les Skoptzy psalmodient au cours de leurs cérémonies religieuses. Il y a même des manuscrits composant un livre saint que les Skoptzy se communiquent les uns aux autres et où se trouvent les mémoires de Sélivanov. Grass (A) nous reproduit ceux que la police russe a pu surprendre.

Pour les Skoptzy, Sélivanov, le « Christ », le « Sauveur », le « Fils de Dieu » n'est autre que Pierre III Féodorowitch conçu par l'opération du Saint-Esprit et né à Holstein d'Elisabeth Petrowna, vierge immaculée. Sa mère après deux ans de règne sur le trône de Russie, finit ses jours sous le nom d'Akoulina Iwanowna chez une amie dans le gouvernement d'Orloff. Pierre III, le Christ émasculé,

épouse Catherine II qui, reconnaissant l'impuissance de son mari, ourdit un complot contre lui. Pierre III s'échappe du Palais sous les habits d'un garde qui est tué à sa place.

Comme Jésus, Séliwanov, le Christ, mène une vie de martyr. Torturé, emprisonné « dans cent prisons », déporté en Sibérie, après vingt ans de souffrance il ressuscite, s'évade de Sibérie et apparaît dans toute sa gloire en Russie. C'est « l'âge d'or » de la secte. Paul I^{er} et Alexandre I^{er} s'humilient devant le Tzar éternel.

Autre mythe : la nouvelle de sa mort au couvent de Ssouzdal est fausse. Il est éternellement vivant et reviendra à la tête des « légions célestes » après l'apparition de l'Antéchrist, quand le nombre des Skoptzy aura atteint le chiffre apocalyptique de cent quarante-quatre mille. Car « cent quarante-quatre mille étaient marqués du sceau, appartenant à toutes les tribus d'Israël » (Apocalypse VII, 4). C'est pour hâter son arrivée que les fidèles s'efforcent par tous les moyens de gagner de nouveaux adeptes. Celui d'entre eux qui fait 10 ou 12 prosélytes passe au rang d'apôtre.

L'Antéchrist s'est déjà montré sous la forme de Napoléon qui n'est autre que le bâtard du diable et de Catherine II. Il vit, d'ailleurs, toujours caché en Turquie.

Sitôt le chiffre de cent quarante-quatre mille atteint, Pierre III réoccupera le trône de Russie,

ouvrira le jugement dernier et procèdera à la castration universelle. La terre sera métamorphosée en un paradis éternel.

En attendant ce jour suprême, les Skoptzy qui meurent vont vivre au septième ciel parmi les « puissances célestes ». Ils sont dignes de cet honneur parce que leur âme a pu vaincre leur corps et les passions terrestres.

L'opposition entre l'âme et le corps est, en effet, irréductible. Pour vaincre les besoins corporels et l'instinct sexuel en particulier, les commandements de chasteté édictés par les Khlisty ne suffisent pas. La castration seule les met à l'abri du péché.

La première union charnelle, celle d'Adam et d'Eve, fut le péché originel. Pour s'en racheter, Jésus, la première incarnation du Christ, s'est châtié lui-même et prêcha la castration. Les premiers chrétiens l'imitèrent.

Par la faute de l'empereur Constantin, les chrétiens corrompus oublièrent le précept de Jésus. Les Saintes Ecritures ont été alors falsifiées. Il n'en restent de valables que les fragments qui imposent la castration : « Il y a des eunuques qui sont nés tels, dès le ventre de leur mère, il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont fait eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux » (S. Mathieu XIX, 12). « Et l'eunuque ne doit pas se dire : voilà, je suis un arbre sec, car le Seigneur a dit à l'eunuque : ceux qui observent mon

sabbat et font ce qui m'est agréable et gardent fidèlement mon alliance, je leur donnerai une place dans ma maison et entre mes mains ; ils seront mes fils et mes filles ; je leur donnerai un nom éternel qui ne passera point » (Issaïe XVI, 3, 4, 5).

Pour mettre fin à la corruption universelle, le Fils de Dieu, incarné par Séliivanov, dut apparaître. Il subit le baptême du feu — la castration par le feu — et tous les Skoptzy l'imitèrent. Les adeptes de Séliivanov se croient donc les vrais chrétiens. Leur Bible : « Le livre de la Colombe » se trouve dans la coupole de Saint-André, à Petersbourg.

Les « blanches colombes » acceptent leurs dogmes à la lettre. Ils n'imaginent ni compromis, ni interprétation. Les Skoptzy de Roumanie, interrogés par Walter Koch, croient obstinément que leur Christ vit encore actuellement en Sibérie, que Jésus a été réellement émasculé. La police soviétique découvre souvent des groupes de châtrés qui célèbrent l'arrivée prochaine du Tzar Pierre III sur le trône de Russie. Leurs croyances religieuses sont si profondément ancrées dans leur esprit que les démarches de la vie pratique semblent s'harmoniser avec elles.

LES PRATIQUES RELIGIEUSES DES SKOPTZY

Les Skoptzy se groupent en petites communautés : « korabl », nef ou navires, suivant le modèle de la « nef impériale » fondée par Sélivanov à Petersbourg. Chaque « korabl » comprend les fidèles d'une ville, d'un village ou d'une région déterminée, sous la direction d'un prêtre : « prooroe », petit père. Les cérémonies religieuses ont lieu à la maison de ce dernier, où on improvise une église.

Les communautés sont constamment en relation les unes avec les autres. A cette fin, ils ont institué une poste spéciale exclusivement à eux : des « missionnaires voyageurs » sont chargés de transmettre d'un groupe à l'autre des messages importants, tels, par exemple, les mesures prises par la police contre la secte. Les mêmes missionnaires sont chargés aussi de traiter l'achat de jeunes « apprentis » et de les conduire à la communauté dont ils doivent faire partie. Dans chaque centre, des « missionnaires sédentaires » apportent les nouvelles à chaque membre. Dans des cas plus rares, ils feraient usage d'un alphabet conventionnel.

Cette solidarité entre les « nef » assure la concorde de leur vie religieuse.

A certaines dates, les Skoptzy d'un même « navire » se réunissent pour célébrer leur culte. Celui-ci comporte deux espèces de cérémonies : les

unes, « ordinaires », ont lieu le soir des jours fériés, les autres, « extraordinaires », ont lieu à la réception d'un nouvel adepte.

Les cérémonies « ordinaires » ont lieu tous les 15 jours. Les fidèles se réunissent dans le plus grand secret, après la tombée de la nuit. Les hommes sont habillés comme les paysans russes : d'amples chemises de lin serrées par une petite ceinture tressée, de larges pantalons blancs. Les femmes portent une chemise blanche, une jupe bleue, la tête et le cou couverts de fichus blancs. Les hommes se rangent à droite, les femmes à gauche, séparés par une cloison. Les adeptes qui ne sont pas encore châtrés prennent part également à la cérémonie. Ils sont tous assis par terre et tiennent un mouchoir et un cierge à la main. Le « prooroe », assisté de sa compagne « la petite mère », dirige le service religieux.

La cérémonie consiste en cantiques qui célèbrent la gloire et la destinée de Séliwanov (raspewzy), en mouvements ou danses (radenije), en prophéties et en sermons. Ils donnent à ces fêtes le titre de « travail divin », de « bain spirituel ».

Le prophète invoque le Saint-Esprit au cours d'une prière et se met ensuite à prophétiser. C'est l'apparition prochaine du tzar Pierre III sur le trône de Russie.

La prophétie terminée, les danses commencent. Celles-ci jouent un rôle très important au cours de la cérémonie. Il y en a de quatre sortes : 1° la « petite

nef », « korablik » : les assistants figurant une croix se placent en files l'un derrière l'autre et se suivent en sautant ; 2° le « petit mur », « sténotschka » : groupés en croix, dos à dos, les fidèles progressent en sautillant de gauche à droite dans le sens du cours du soleil ; 3° la « petite croix », « crestik » : quatre ou huit hommes, isolés ou par paires, se mettent dans chaque coin et changent de place en se croisant à pas rapides ; 4° la « danse solitaire » : un certain nombre de personnes se placent au milieu de la salle et tournent sur elles-mêmes en suivant le rythme de plus en plus rapide des chants.

Ces danses continuent jusqu'à ce que les fidèles tombent épuisés, ruisselants de sueur, dans un état de vertige, d'ivresse qu'ils appellent eux-mêmes la « bière spirituelle ». « L'homme ne boit pas cette bonne bière avec ses lèvres charnelles, mais il est ivre quand même » (Soukhomline). Ils en retirent des jouissances spéciales. L'enthousiasme le plus vif remplit l'église. On dit qu'au cours de ces cérémonies, des néophytes, insensibles à la douleur, se châtent eux-mêmes sans plus attendre. Quoi qu'il en soit, les fidèles participent régulièrement à cette effervescence collective, à cet état d'extase où chacun semble se mettre directement en rapport avec la divinité.

Quelquefois, les Skoptzy se réunissent à la maison de leur « petit père » ; on leur distribue de petits morceaux de pain d'épices et une poudre à goût

douceâtre composée de poisson sec pulvérisé et de sucre. C'est la « cène » ou la « communion ».

Des cérémonies spéciales ont lieu les jours anniversaires de la castration des principaux disciples de la secte. Le 15 septembre, jour où leur Christ fut martyrisé, ils respectent le jeûne absolu.

De temps à autre, ont lieu les cérémonies « extraordinaires », à l'occasion de l'initiation d'un nouvel adepte : « cérémonie de l'introduction », « priwod ». A l'origine, au cours de cette cérémonie, le sujet subissait la castration. Plus tard, elle ne devait plus signifier que l'entrée du néophyte dans la secte ; l'épreuve de la mutilation a lieu presque toujours quelques années plus tard.

Toute la cérémonie d'initiation se passe en questions et en instructions adressées au néophyte et en prières qu'il répète. Les assistants récitent quelques prières et chantent trois cantiques. Le moment le plus impressionnant est celui où le nouveau disciple fait le serment de ne jamais trahir les secrets de la secte.

Ces fêtes multiples marquent les moments de ferveur intense de leur vie religieuse. Dans l'intervalle de ces pratiques, les Skoptzy se soumettent encore à une discipline sévère. « Ils mènent — dit Millant (C) — une existence ascétique ». Ils sont astreints à des jeûnes, ne mangent jamais de viande, ne boivent ni vin ni alcool, et ne fument jamais. « Ils observent, avec une rigidité dont il est difficile de

se faire une idée, les règles de leur religion. *Jamais* (et ce mot de jamais est rigoureusement exact) jamais on ne vit un Scopit prendre un verre de rakiou (eau-de-vie), jamais pendant la durée de leurs jeûnes qui comprennent cependant plus de la moitié de l'année, on ne leur vit manger autre chose que du poisson séché, des légumes ou des fruits » (Le Scopit, cité par Pittard (C)).

LA CASTRATION CHEZ LES SKOPTZY

Le rite le plus important chez les Skoptzy est celui où le sujet subit l'émasculatation. Le motif de cette opération, au début, était de mettre le fidèle dans l'impossibilité physique de pécher. Depuis, la signification du rite s'est modifiée. Les Skoptzy, en effet, ont été amenés à changer leurs conceptions relatives au mariage et aux rapports entre les sexes. Alors qu'au début l'union sexuelle constituait le péché capital, plus tard, pour prévenir, croit-on, la disparition de la secte, ils se sont accordés la liberté de se marier et de procréer. Ce n'était qu'après la naissance d'un ou de deux enfants qu'ils devaient, dorénavant, subir le sacrifice. « Le mérite de l'œuvre dans ce cas est beaucoup plus grand car le sujet fait un sacrifice dont il connaît toute la portée, ce qui n'est pas le cas, disent-ils, lorsqu'il s'agit d'un célibataire » (Le Scopit, cité par Pittard (C)). Ils s'in-

fligent en quelque sorte le devoir de procréer avant de subir la castration. La religion peut se transmettre ainsi de génération en génération.

Le rite, tout en ayant perdu sa signification première, s'est maintenu. Il s'accomplit dans le plus profond mystère. On ne sait rien des circonstances qui l'entourent. Jamais, devant les tribunaux, les Skoptzy n'ont avoué les conditions dans lesquelles ils ont été opérés. La castration, d'après Volkov, « n'est accompagnée d'aucune cérémonie ; on la pratique n'importe où et n'importe comment » (Soukhomline).

D'après Millant (C), Bogdan et Grosi, le sujet, au moment du sacrifice, est étourdi sinon endormi en lui faisant boire une grande quantité d'alcool additionnée souvent de quelque stupéfiant comme la décoction de pavot. La plupart des auteurs admettent cependant les déclarations des Skoptzy suivant lesquelles on n'use ni d'alcool ni de narcotiques.

Le rôle de l'opérateur serait détenu par des châtreaux de bestiaux ou même par des médecins affiliés à la secte. D'après les confidences des Skoptzy ayant quitté leur religion, ce serait le prêtre qui, en présence des parrains du nouvel adepte, procède à l'opération. D'autres affirment que c'est leur propre père qui les a opérés. La rareté des accidents graves permet de supposer qu'il y a des maîtres-châtreaux ayant une longue expérience et qui sont particuliè-

rement recherchés. Soukhomline en cite quelques noms poursuivis par la police soviétique.

Le procédé opératoire consiste à saisir d'une main les parties à enlever et à les abattre de l'autre, soit avec un fer rouge comme dans les premiers temps de la secte, soit avec des instruments tranchants : rasoir, couteau, ciseaux. « Deux adeptes — dit Millant — soutiennent le néophyte sous les aisselles, tandis que l'opérateur met un genou par terre devant lui. Il lui fait fléchir et écarter les jambes. Rapidement, une ligature, faite d'une simple cordelette, est jetée sur les racines des bourses et serrée avec force. Tandis que le nouvel initié, sur les indications du prooroe, lève les yeux au ciel en prononçant à trois reprises la formule : Christ est ressuscité. Une section au rasoir. Et les parties sont jetées dans le poêle en souvenir du baptême du feu des premiers sectaires » (C).

Parmi les médicaments employés pour arrêter le sang, les principaux sont la glace et le goudron. (Soukhomline). Les pansements avec un onguent, dont on ne connaît pas la composition, durent de quatre à six semaines. En moins de deux mois, dit Millant, la cicatrisation est définitivement obtenue.

D'après von Stein et Mantegazza, certains Skoptzy, les Perewertysis et les Prokolyschis, pratiquent la section et la torsion des cordons spermatiques ou la transfixion du cordon par des aiguilles. Certains chi-

rurgiens, payés par la secte, en étaient chargés. De ces procédés de castration que Pelikan n'a pas eu l'occasion de confirmer, il n'en est plus question dans les témoignages plus récents.

La castration comporte, chez les Skoptzy, plusieurs temps et confère plusieurs degrés de sainteté. Le plus fréquemment, ils ne sont amputés que des testicules et du scrotum. Ils perdent ainsi les « clés de l'enfer » — les testicules — mais ils gardent encore la « clé de l'abîme » — la verge. Cette « première purification » leur confère le « petit sceau », « le droit de monter le cheval-pie ». Elle s'accomplit suivant le procédé indiqué plus haut. La cicatrice est toujours médiane, tantôt parallèle au raphé, tantôt transversale, suivant la direction du pli scrotal dans lequel l'opérateur ramasse le paquet testiculaire avant d'amputer. Si la cicatrice est transversale, elle présente une convexité inférieure.

La « deuxième purification » confère un droit de sainteté plus élevé. Après avoir enlevé les testicules, on enlève la verge, « la clé de l'abîme ». Cela leur donne le « sceau du tzar », le droit de monter le « cheval blanc » de l'apocalypse. Cette deuxième opération s'effectue quelques années après la première. « L'organe est alors placé sur un billot. On place un couteau dessus et l'on frappe avec le poing » (Millant (C)). Un clou de plomb ou d'étain est placé dans l'urèthre pour assurer ultérieurement la perméabilité du canal. Le sujet présentera alors

deux cicatrices. Dans quelques cas, l'opération totale se fait en un seul temps.

Le « troisième sceau » consiste en l'ablation d'une partie des muscles de la poitrine (Soukhomline). Certains fanatiques ont « cinq sceaux », en « l'honneur des cinq plaies du Christ », plaies multiples sur la poitrine et sur les cuisses. Cela confère la qualité « d'ange à cinq ailes ». Le titre le plus élevé « d'ange à six ailes » comporte des mutilations aux épaules, aux omoplates et au dos.

Dans la grande majorité des cas, les Skoptzy ne subissent que la « première purification » : l'ablation des testicules.

Il est à remarquer que malgré la brutalité de l'opération et l'ignorance de ceux qui en sont chargés, les accidents mortels sont très rares. Pelikan ne connaît que neuf cas de mort. Il est certain que ces cas sont dissimulés par les Skoptzy — les cadavres étant ensevelis dans le plus grand secret — et échappent à l'investigation judiciaire. Mais cela encore n'est possible que si les accidents sont rares. L'opinion de Bogdan et Grosi suivant laquelle « très souvent les opérés meurent par suite d'hémorragie ou par suite d'infection » n'est pas confirmée par les autres auteurs.

Nous ne dirons qu'un mot des modifications morphologiques qui suivent la castration. Si l'opération a lieu avant la puberté, il s'ensuit un agrandissement de la taille dû surtout à l'allongement des

membres inférieurs, un arrêt du développement du crâne dans ses trois dimensions, une abondance du tissu adipeux abdominal et une hypertrophie des mamelles. D'autre part, les poils pubiens et axillaires ne poussent pas, la face reste glabre et la voix ne mue pas. Si l'opération a lieu après la puberté, ces modifications sont beaucoup moins nettes.



Les femmes ne sont admises dans la communauté des Skoptzy qu'à titre de « sœurs » soumises aux « frères ». Leur initiation à la secte comporte des mutilations des organes génitaux externes : ablation des mamelons, amputation ou entailles sur les seins, résection des petites lèvres et du clitoris. Mais la mutilation de la femme ne va pas jusqu'à la castration réelle. Quoique la plupart des auteurs aient exclu cette dernière opération, Caillat, Bogdan et Grosi citent de véritables interventions avec excision des ovaires et de l'utérus. Il nous est permis, pour le moins, de douter qu'une opération aussi grave puisse réussir entre les mains des Skoptzy.

L'ETAT MENTAL DES SKOPTZY

Ce qui caractérise avant tout le comportement des Skoptzy, c'est la rigueur avec laquelle ils suivent les règles de leur religion. Les préceptes religieux étant

identiques pour la secte entière, la conduite des Skoptzy est la même pour tous. On conçoit que leur ressemblance morale ait frappé tous les observateurs. Les auteurs amenés à juger leur état mental les ont, en effet, considérés en bloc.

Leur ressemblance mentale est d'autant plus surprenante que la secte des Skoptzy englobe trois catégories d'individus essentiellement distinctes : 1° des individus convertis à l'âge adulte, suspects donc d'un déséquilibre mental antérieur à leur initiation ; 2° des individus dont l'émasculatation précoce ou tardive est susceptible de provoquer des troubles mentaux analogues à ceux que l'on observe à la suite de la castration chirurgicale ou accidentelle ; 3° des individus élevés dès leur enfance dans l'esprit de leur religion et qui, pour une raison ou pour une autre n'ont pas encore subi la mutilation.

Il est impossible de déterminer les proportions de ces trois catégories de Skoptzy. Les statistiques russes du XVIII^e et du XIX^e siècle ne portent que sur les sujets ayant subi la castration, seuls poursuivis par la justice. La plupart, suivant leurs propres aveux, avaient quitté la religion orthodoxe russe pour entrer de leur plein gré dans la nouvelle secte.

Ils se recrutaient à cette époque par un prosélytisme intense. « Les Skoptzy disposent — disait Mantegazza — d'immenses richesses et ils emploient tous les moyens de séduction pour attirer à eux les pauvres d'esprit et plus encore les pauvres de bourse ».

Nous ne nous hasarderons pas à définir l'état mental de ces fanatiques : missionnaires ou nouveaux convertis.

Amenés, dans la fureur de leur prosélytisme, à ne reculer devant aucun obstacle, obligés d'autre part de se défendre devant les tribunaux par la ruse et par le mensonge, ils ne se sont guère montrés dans une lumière favorable. Des auteurs animés quelquefois d'une certaine hostilité envers cette secte ne l'ont pas jugée avec impartialité. Il ne s'agit pas là uniquement des pamphlets du clergé orthodoxe russe destinés à combattre ces hérétiques.

Nadeschdin les a accusés de pires méfaits. Von Stein les traite d'égoïstes, de rusés, de menteurs, d'avidés d'argent. Pelikan, qui nous met en garde contre les affirmations excessives de Nadeschdin, admet néanmoins de multiples défauts chez les Skoptzy. Mais, dit-il, « il est difficile de dire si c'est là l'effet de la castration ou un résultat de leurs doctrines ou des poursuites exercées contre eux » (Teinturier, d'après Pelikan).

Les conclusions de Pelikan qui se rapportent aux adeptes ayant comparu devant les tribunaux sont dignes d'intérêt : « Les pratiques barbares des Skoptzy n'ont leur cause dans aucune perturbation intellectuelle ou sensorielle malade, mais seulement dans une fausse doctrine religieuse... On ne peut nier, d'ailleurs, que parmi les Skoptzy comme dans d'autres sectes, il n'y ait des intelligences

faibles, aveugles instruments des gens habiles ; il faut admettre même que dans le nombre se trouvent de véritables aliénés, soit que leur folie ait pris une teinte spéciale, soit que leur fanatisme ait amené la folie. Mais ce sont là des exceptions, et pris en masse, les Skoptzy n'ont pas la physionomie des aliénés. On n'observe chez eux rien qui ressemble aux différentes phases de la folie à son début, à sa marche et à sa terminaison quelle que soit la forme d'aliénation dont on voudrait les supposer atteints » (Teinturier, d'après Pellikan).



Les Skoptzy, exilés en Sibérie et en Roumanie, se montrent bien plus humains que ceux de la Russie. Ils trouvent dans les pays d'adoption la liberté de leur culte : ils peuvent donc, sans détours, se montrer tels qu'ils sont.

D'autre part, ils ne subissent plus la castration qu'après avoir donné naissance à un ou deux enfants. Leur zèle ne s'exerce plus brutalement sur des adultes, mais, graduellement, sur leurs propres enfants, comme sur ceux qu'ils achètent à titre d'apprentis et qu'ils élèvent dans l'esprit de la secte.

Dans la vie ordinaire, ils sont travailleurs et honnêtes. Pellikan avait déjà remarqué que « les meurtriers, les voleurs, les fripons sont rares parmi eux ».

« Ils ont l'amour du travail, remplissent avec zèle et ponctualité leurs devoirs publics et de famille et mènent une vie régulière et bien ordonnée » (Teinturier). « En Roumanie, constate Pittard (C.), ils comprennent une population essentiellement pacifique. Les commissaires de police que nous avons consultés en plusieurs points du royaume nous ont dit n'avoir jamais à intervenir dans la vie matérielle et sociale des Skoptzy. Partout, on les considère comme des hommes laborieux et honnêtes ».

Au point de vue intellectuel — Bogdan et Grosi, qui ont eu l'occasion d'observer quelques Skoptzy de Jassy, les juge « ordinairement au-dessus de la moyenne, la plupart illettrés ou tout au plus sachant à peine lire et écrire la langue russe ». D'autres ont voulu trouver dans l'emploi immodéré de diminutifs, tant dans leurs cantiques religieux que dans leurs appellations, un indice de puérilité mentale (Morau). Or, on sait que la langue populaire russe fourmille de ces diminutifs amicaux, et que, d'autre part, les paysans russes, dont la secte s'est recrutée, étaient analphabètes dans une proportion qui atteignait 95 %. Les Skoptzy ne sont donc, ni moins instruits, ni moins intelligents que le paysan russe moyen. « On ne saurait admettre — dit Millant (D) — une diminution de l'intelligence en ce qui les concerne. Orientation différente du caractère soit : imbécilité, non ». Pittard, Walter Kock, qui ont examiné un nombre plus grand de Skoptzy et qui

ont pu pénétrer dans leur intimité, n'ont jamais trouvé leur intelligence en défaut.

Rien donc ne nous permet d'admettre chez eux un désordre mental qui précéderait ou succéderait à la castration. Le sacrifice, aussi inhumain qu'il le paraisse, résulte chez les Skoptzy, d'une longue préparation. En effet, dès leur entrée dans la secte, les *nouveaux agneaux*, les *nouvelles âmes* sont placés sous la direction d'un parrain. Ils assistent aux cérémonies, chantent les cantiques religieux et participent aux danses divines. Comme le grand nombre d'entre eux ne subissent la castration qu'après procréation d'un ou de deux enfants, c'est pendant de longues années qu'ils participent, à titre de *boucs*, de *grisons*, à la vie religieuse du groupe.

Cette préparation est encore plus efficace pour les fidèles qui sont élevés, dès leur enfance, dans l'esprit de leur religion. Ce sont les propres fils de Skoptzy, ou les enfants achetés à titre d'*apprentis* et de *domestiques*. Le nombre d'enfants est, en effet, appréciable dans leurs communautés (Millant (C). Pellikan, déjà, avait remarqué que « souvent, la doctrine des Skoptzy est inculquée aux enfants dès leurs premiers ans et que les impressions de cet âge ne s'effacent pas facilement » (Teinturier).

Ces enfants sont élevés strictement dans les croyances de la secte. Ils ne doivent rien savoir de ce qui se passe en dehors de leur religion. « Chez les Skoptzy de Roumanie — nous dit Millant (C) —

les enfants sont élevés dans l'ignorance la plus absolue. Il n'existe pas d'école, en effet, dans le quartier Scopit, car les disciples de Séliivanov ont « horreur du livre ». Tout ce qui est écrit, selon eux, est objet de corruption et les prooroe se contentent de donner aux plus intelligents de ces enfants destinés à devenir prooroe à leur tour, une instruction sommaire et presque exclusivement religieuse. Quant aux autres, on les éloigne soigneusement des livres qui, disent-ils, obscurcissent l'esprit et écartent l'homme du « chemin de Dieu ». Les enfants grandissent dans cette atmosphère morale. On exerce sur eux « une influence qui les réduit à l'état d'atomates — dès qu'il est entre les mains d'un Skopetz, un enfant est perdu pour la société » (Teinturier). Lorsqu'il est admis aux cérémonies religieuses, il acquiert les idées et les sentiments de la secte dans des circonstances d'autant plus impressionnantes que l'atmosphère de l'église est plus surexcitée. Rien d'étonnant à ce qu'il en soit violemment ému. Participant périodiquement à ces cérémonies, les mêmes idées, les mêmes sentiments se fixent dans son jeune esprit. Dans l'intervalle des cérémonies, on ne peut évoquer une de ces idées sans que les sentiments qui lui sont associés ne s'imposent à l'esprit.

Tous ses actes sont imprégnés de l'esprit de la secte. Il doit se rapprocher le plus possible de Séliivanov, lui ressembler en ses pensées, en ses sentiments et en ses actions.

L'enfant est soumis de très bonne heure aux règles ascétiques, qui prescrivent des jeûnes et des pénitences.

Bien avant l'âge où on commence à sentir et à comprendre les impulsions et le rôle des fonctions génitales, on lui inculque l'idée que seule la mutilation des organes sexuels le rend digne de la communauté dont il fera partie. Il entend à chaque cérémonie religieuse le martyr et les vertus de leur Christ. « L'enfant grandit alors en sachant à quelle immolation il est destiné » (Leroy-Beaulieu). Sa conscience, ainsi façonnée, le sujet ne pense pas pouvoir s'insurger contre les lois trop sévères de sa religion. Le moindre écart, d'ailleurs, est sévèrement puni.

Les croyances religieuses de la secte sont — nous l'avons vu — profondément ancrées dans l'esprit de chaque fidèle. L'éducation des Skoptzy, leur vie commune, leur Dieu, semblent se coaliser pour leur imposer une même conscience, la même pour tous.

Il y a, certes, des différences individuelles parmi les Skoptzy, mais elles paraissent insignifiantes par rapport à la conformité de leur conscience. Des troubles physiologiques importants ne peuvent pas compromettre l'état de leur esprit. Il en est ainsi de la suppression brusque de la sécrétion interne du testicule lors de la castration. On s'attendrait à quelque trouble de leur état mental ; or, leur conduite reste la même après l'opération qu'aupa-

ravant. Dans un groupe de Skoptzy, on est incapable de distinguer ceux qui ont subi le sacrifice de leur virilité de ceux qui ne l'ont pas encore subi. Nous ne parlons évidemment pas des Skoptzy châtrés avant la puberté et qui, par ce fait, présentent une morphologie bien spéciale, mais de ceux dont la castration doit être exécutée à l'âge adulte. « Un certain nombre de ces Skoptzy (un tiers, dit Pittard) présentait de la barbe et des moustaches. Ce sont probablement ceux qui ont été châtrés postérieurement à la conception d'enfants ». Et, ils ne diffèrent ni par leur conduite, ni par leur physique, de ceux qui n'ont pas encore été châtrés. « Peut-être même les individus pourvus de pilosité sont-ils des adhérents incomplets, des adeptes qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas encore passé sous le couteau sacrificateur » (Pittard (A)).

Alors que l'on observe à la suite de la castration chirurgicale ou accidentelle, des modifications de caractère et de l'activité, des psychopathies même, de type surtout mélancolique (Lavastine, Sainton, Lange), l'état mental des Skoptzy ne change manifestement pas à la suite de l'émasculatation.

Nulle ressemblance, d'autre part, avec les eunuques de Turquie présentant « une déchéance intellectuelle qui ne saurait échapper à l'observateur » (Zambacco-Pacha) et dont la dégradation morale est manifeste... « ils sont sans énergie, indolents, abouliques, serviles, couards, aigris, cruels, privés de

sentiments affectifs, égoïstes » et ceux plus élevés en grade « orgueilleux, hautains, poseurs avec leurs inférieurs » (Zambacco-Pacha).

Chez les Skoptzy, l'atténuation des caractères virils, la diminution de l'activité et de la volonté qui devraient résulter de la castration semblent être compensées par le surcroît d'énergie, que le sujet gagne en accomplissant ses devoirs religieux. Un d'entre eux déclarait, par exemple, devant les tribunaux : « Quand j'ai reçu la pureté (la castration), j'ai ressenti un allègement. Avant, je me suis tourmenté et j'ai pensé tout le temps, et maintenant tout est devenu agréable pour moi » (Soukhomline).

Les troubles psychopathiques chez eux sont si rares que Pellikan, suivant les idées de l'époque, attribuait leur rareté à la castration même. Et l'absence des troubles mentaux chez les Skoptzy castrés à l'âge adulte est d'autant plus significative que chez les eunuques orientaux (El Guindy) comme dans la castration accidentelle (Dupré), c'est précisément à l'âge adulte que cette opération est plus fertile en troubles mentaux. En effet, si les modifications morphologiques et physiologiques consécutives à la castration sont beaucoup plus importantes si l'opération a lieu avant la puberté les troubles mentaux consécutifs se rencontrant beaucoup plus fréquemment lorsque la castration est tardive. On peut donc admettre avec Sainton que les troubles psychiques consécutifs à la castration accidentelle ou chirurgi-

cale « ne paraissent pas dus à une action hormorale et sont, à n'en pas douter, d'ordre émotionnel : le choc psychique déclenché chez les individus par la perte de la virilité est alors profond ». Les Skoptzy, en attachant à l'émasculatation une signification diamétralement opposée à celle des opérés accidentellement, se trouvent donc à l'abri de cet ordre de complications mentales.

Les conceptions religieuses des « blanches colombes », la manière dont ils ont été élevés, les circonstances sociales où ils vivent, fournissent à ces sujets le mobile de l'émasculatation. Le sacrifice accompli, loin de s'en lamenter, ils ne se croient que plus dignes d'appartenir à leur secte.

Il n'est donc pas permis d'imputer la castration religieuse des Skoptzy à un désordre mental analogue à celui que présentent cliniquement les automutilateurs, ni d'autre part d'assimiler leur état mental consécutif à l'opération à celui que l'on observe à la suite de la castration chirurgicale ou accidentelle.

C'est donc dans leur vie religieuse et sociale qu'il faut rechercher à la fois le mobile de la castration et l'origine de leur état mental.

« CONSCIENCE COLLECTIVE » ET RELIGION
D'APRES L'ECOLE SOCIOLOGIQUE FRANÇAISE

« Est fait social — postule Durkheim, le fondateur de l'école sociologique française — toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure » (B, 19). Les phénomènes sociaux : lois, coutumes, dogmes et rites, présentent incontestablement cette particularité commune d'exercer sur l'individu une contrainte à laquelle on ne peut jamais échapper, et qui se reconnaît objectivement à l'existence d'une série de sanctions juridiques ou morales. L'insoumis risque la réprobation, le blâme, la condamnation pénale, l'excommunication même.

Avant toute sanction, le sujet trouve en lui-même ce pouvoir coercitif de la société, sous l'aspect du devoir moral. Car les phénomènes sociaux sont avant tout de nature morale, et par conséquent mentaux. Ce sont des manières de croire et d'agir qui sont communes à tous les membres d'une société et qui se sont fixées d'une façon durable dans des institutions : lois, coutumes, dogmes et rites.

C'est de ces considérations que découle la notion de « conscience collective » : « L'ensemble de croyances et de sentiments communs à la moyenne des membres d'une même société forme un système déterminé qui a sa vie propre ; on peut l'appeler la *conscience collective* ou *commune*... elle est par

définition diffuse dans toute l'étendue de la société... elle est indépendante des conditions particulières où les individus se trouvent placés ; ils passent et elle reste » (A, 46).

Il y a donc des états mentaux bien caractérisés qui ne sont pas individuels. « Il y a en nous deux consciences : l'une ne contient que des états qui sont personnels à chacun de nous, et qui nous caractérisent, tandis que les états que comprend l'autre sont communs à toute la société » (A, 74).

Ce schéma, Durkheim l'illustre en étudiant « Les Formes élémentaires de la vie religieuse ». Le fait religieux est un fait éminemment social. La religion, en effet, nous impose une certaine conduite, elle nous astreint à maints privations et sacrifices. L'initiation : l'admission du néophyte dans la vie religieuse, souvent, n'est obtenue que grâce à certaines souffrances physiques qu'on lui inflige.

Croyances et rites s'imposent à chaque individu et lui survivent. Le fidèle ne cherche pas ce qu'il peut y avoir d'absurde ou d'inutile. Il obéit et il gagne à obéir. « Le fidèle qui a communiqué avec son dieu n'est pas seulement un homme qui voit des vérités nouvelles que l'incroyant ignore ; c'est un homme qui *peut* davantage. Il sent en lui plus de force soit pour supporter les difficultés de l'existence soit pour les vaincre. Il est comme élevé au-dessus de sa condition d'homme, il se croit sauvé du mal » (C, 395).

Ce surcroît d'énergie que nous procure la religion est particulièrement manifeste au cours des cérémonies primitives. Les cris, les chants, les mouvements violents, les danses suscitent un état d'effervescence où l'homme ne se connaît plus. Il participe au délire commun comme à une vie nouvelle. Les liens qui unissent les individus se resserrent et, si chaque individu remporte une nouvelle dose de réconfort, la société, elle, ressort plus homogène.

Les formes de la vie religieuse changent. Il ne s'agit guère de confondre les formes évoluées des religions modernes et les croyances primitives. Mais c'est toujours la même fonction que la religion accomplit : celle de nous relever moralement. Et c'est toujours dans la cohésion du groupe social qu'elle tire sa force agissante.

La thèse sociologique n'épuise pas le fait religieux : à côté des manifestations collectives qui s'offrent du dehors à notre observation, il y a, dans l'intimité de l'esprit, un élément individuel qui correspond au sentiment religieux. Si la thèse de Durkheim nous semble cadrer avec ce que nous avons trouvé chez les Skoptzy, c'est que, sans y apporter des analyses individuelles, nous nous sommes attachés particulièrement à leur vie religieuse telle qu'elle se manifeste dans l'ensemble. En effet, nous nous sommes trouvés en présence d'une collectivité très homogène, isolée du reste du monde soit par la rigueur des mesures prises contre eux, soit par leurs

propres habitudes. Ils nous opposent un secret infranchissable. D'où, d'ailleurs, les difficultés rencontrées au cours de leur étude. Malgré les dissidences et les trahisons, très rares, on n'a pas encore appris tout ce qui se passe chez eux.

L'homogénéité du groupe est parfaite. Ils participent tous à une même vie morale et matérielle. La discipline est rigoureuse.

Leurs cérémonies religieuses, cantiques et danses, ne le cèdent en rien à la violence des fêtes primitives.

Leur état mental, nous l'avons vu, est identique : mêmes croyances, mêmes souvenirs, mêmes habitudes, mêmes pratiques. L'identité de leur état d'esprit n'est, certes, qu'apparente. Nous manquons d'analyses psychologiques profondes susceptibles de nous dévoiler le déterminisme secret de leurs actions. Il ne s'agit donc pas d'une identité foncière de leur esprit due soit à une hérédité morbide soit à l'universalité de la nature humaine. Car, il est vrai, l'hérédité comme la société exercent sur l'individu un pouvoir qui peut nous paraître le même. Les deux nous dominent, nous imposent des tendances et des actions auxquelles l'individu est incapable de résister. Mais comme le remarque Durkheim, alors que les tendances héréditaires sont inscrites dans l'organisme, nous dominant du dedans, la société, elle, s'impose du dehors, en modelant d'une façon déterminée notre conscience. Il est,

d'ailleurs, à remarquer que les enfants de diverses origines, achetés par la secte, acquièrent le même état mental que les propres enfants des Skoptzy.

Le facteur « race » n'est pas, non plus, en cause. Car si cette communauté religieuse est surtout composée de Russiens, de Véliko-Rousses (Pittard), il y a, près de Leningrad, une colonie assez importante de Skoptzy d'origine finnoise.

Obligés à ne considérer que l'état mental apparent des Skoptzy tel qu'il se manifeste objectivement dans leur comportement, sans pouvoir sonder plus profondément leur psychisme, nous devons nous priver des données de la psychanalyse. On sait le rôle que les psychanalystes font jouer au « complexe de castration ». Résultat des menaces de mutilation proferées par l'entourage de l'enfant, lorsque ce dernier se livre à des investigations sexuelles, le « complexe de castration » gît dans l'inconscient de la plupart d'entre nous et ne tarde pas à se manifester sous une forme ou sous une autre. Les cas dans lesquels des névrosés se mutilent eux-mêmes, ou tentent de le faire, sont attribués par LEWIS à ce qu'il appelle le complexe d'Echraoune — jeune dieu phénicien qui s'est rendu eunuque afin d'échapper aux sollicitations de la déesse-mère Astronaë.

Quel que soit le déterminisme intime de la castration volontaire, ce rite correspond chez les Skoptzy aux souffrances physiques que subit le néophyte dans certaines peuplades primitives, au moment de

l'initiation. Chez les Skoptzy l'émasculatlon, seule, permet d'entrer dans leur sainte communauté

La contrainte qu'exerce sur l'individu toute institution sociale va chez les Skoptzy jusqu'au devoir de la castration. La sanction qui traduit objectivement le pouvoir de coercition de la société n'y fait pas défaut. « L'homme qui, à l'heure venue, refuserait de se soumettre au sanglant baptême de la secte, est en butte aux poursuites et aux vengeances des sectaires » (Leroy-Beaulieu). La sanction est implacable. « Malheur à lui s'il cherche à s'y soustraire par la fuite et surtout s'il a la maladresse de se laisser reprendre ! Il court des histoires lugubres sur ces vengeances de sectaires : l'on raconte que le fils d'un Skopetz, après s'être enfui à l'étranger où il s'était marié, fut reconnu par son père à l'occasion d'un court séjour dans sa patrie, il paya de sa vie cette fatale imprudence » (Millant (B)).

La sanction n'est appliquée qu'exceptionnellement. De règle, le sujet accepte volontairement le sacrifice suprême ; c'est son devoir le plus sacré. Il n'y a nulle contradiction entre la contrainte morale de la secte et la propre volonté du fidèle. Suivant Blondel, qui a consacré aux *Volitions* une étude sociologique, « pour l'immense majorité des hommes la volonté est ainsi obéissance passive aux impératifs collectifs ».

La castration rituelle s'accomplit suivant un mécanisme qui est normal dans la vie des sociétés et dont l'individu n'est pas responsable. La vie sociale n'est possible que grâce à des sacrifices imposés à l'individu : et ces sacrifices peuvent aller jusqu'aux mutilations corporelles. Ces mutilations, aussi étranges qu'elles soient, rendent l'individu solidaire de la collectivité dont il fait partie. On ne peut nullement les assimiler à celles qu'un individu accomplit suivant sa fantaisie individuelle et contrairement aux mœurs qui règnent autour de lui.

Dans ces derniers cas d'auto-mutilation individuelle, des états pathologiques, principalement des états dépressifs mélancoliques sont en cause. La castration ne représente là, souvent, qu'une tentative de suicide. C'est d'ailleurs le suicide qui est le terme ultime de ces états.

Notons, d'autre part, que les troubles mentaux consécutifs à la castration accidentelle ou chirurgicale aboutissent à un état mélancolique dont le suicide peut être, également, la terminaison.

Or, chez les Skoptzy, en dehors des mutilations rituelles, on ne décèle pas des symptômes indices d'un déséquilibre mental quelconque. Le suicide en particulier est beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine. « On a vu — dit Pittard — des adeptes se suici-

der parce que rien dans l'existence ne pouvait adoucir l'amertume de leurs regrets... Mais ce sont là des cas qui paraissent très rares ». Cette rareté du suicide chez les Skoptzy, nous fournit même une confirmation de l'interprétation sociologique de leur état d'esprit. Durkheim, en effet, a bien démontré la vertu qu'a la vie religieuse de mettre le fidèle à l'abri des réactions de ce genre : « La religion a sur le suicide une action prophylactique » (D. 172). Et cette action est d'autant plus puissante que la communauté est plus homogène. « Le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu » (D. 223).

Dechambre, Morau, n'ont pu interpréter le rite de la castration chez les Skoptzy, qu'en le rattachant aux lois générales de la vie religieuse sans y avoir le produit d'un déséquilibre mental. « Il n'est pas rare — dit Dechambre — dans l'histoire de l'humanité, que la force d'un sentiment impose à la raison consciente les mêmes actes auxquels entraîne la raison égarée ». La castration représente « le sceau de la religion nouvelle comme sont la circoncision chez les juifs et le baptême chez les chrétiens » (Dechambre). Morau rapproche la castration des Skoptzy de la chasteté obligatoire des prêtres catholiques. Aussi éloignées qu'elles puissent paraître « le principe religieux n'en persiste pas moins dans toute son intégralité ». « Après la période des mutilations sanglantes

est venue celle de la mutilation idéale, non sanglante. Toutes deux ont eu pour but d'élever certains hommes au-dessus de leurs congénères par le sacrifice volontaire qu'ils offraient à la divinité » (Morau).

La castration, chez les Skoptzy, constitue un rite qui s'impose à tous les membres de la secte. Le fidèle est incapable de s'insurger : il doit obéir. L'individu, pris à part, n'est donc pas responsable. L'état mental de la collectivité entière fonctionne d'après des lois propres à toute société, indépendamment de ses membres. Taxer de pathologique une pratique qui mutile à ce point l'individu, c'est taxer de pathologique l'esprit de la collectivité entière. Ce serait définir conventionnellement certains états mentaux collectifs comme pathologiques, lorsque l'aliénation de l'individu qu'exige la société dépasse certaines mesures admissibles à une époque déterminée.

Ces états collectifs seraient intermédiaires entre les formations sociales que l'on estime normales et ces folies collectives définies par Dumas comme « des maladies des courants sociaux » et qui « se distinguent des épidémies psychopathiques et névropathiques par le caractère collectif et pour ainsi dire synthétique de leurs manifestations »... « C'est la collectivité elle-même qui est malade... chaque individu peut être bien portant, dans la mesure où il s'isole de l'ensemble, tandis qu'il est malade dans la

mesure où il participe à l'état commun ». La folie collective, « maladie du fait social non organisé », diffère considérablement des croyances et des pratiques que nous avons trouvées chez les Skoptzy, où le fait social s'est organisé et s'est fixé dans des institutions. Mais ces distinctions sont toutes artificielles, car dans ce domaine « le concept de morbide n'est qu'un concept pratique qui ne suppose pas d'autres lois, ni d'autres mécanismes que le concept du normal » (Dumas).

CONCLUSIONS

1. La castration rituelle — telle qu'elle est pratiquée chez les Skoptzy élevés dès leur enfance dans l'esprit de la secte — n'est pas le résultat d'un déséquilibre mental individuel.

2. Elle est imposée par les conceptions religieuses de la secte et elle est consentie volontairement par chaque fidèle.

3. Le rite de la castration fait partie d'un ensemble de pratiques et de croyances collectives qui s'imposent à tous les membres de la communauté et qui façonnent chaque individu suivant un type commun. L'état mental collectif des Skoptzy est indépendant des conditions particulières où se trouve chaque individu.

4. La suppression de la sécrétion interne du testicule, lors de la castration, ne provoque pas de modifications notables de leur état mental.

Vu : *Le Doyen,*

ROUSSY.

Vu : *Le Président de Thèse,*

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- BLONDEL (Ch.). — Les automutilateurs. Thèse, Paris 1906.
- BOGDAN et GROSU. — Trois nouveaux cas de castration rituelle. *Arch. Anthropol. crim. méd. lég. et Psych. norm. et path.* Lyon, mai 1913, p. 346.
- CAILLAT. — Les Skaptzi. *Voyage médical dans les provinces danubiennes.* Paris, 1854, p. 34-36.
- DECHAMBRE. — Skoptzy. *Dictionn. encycl. des sc. méd.*, 1881, 3^e s., t. X, p. 56-60.
- DECHARME. — Cybèle. *Dictionn. des antiquités grecques et romaines Daremberg et Saglio*, 1887, t. I, p. II, p. 1.677--1.690.
- DUPRÉ (Jacques). — Les caractères cliniques de l'insuffisance testiculaire. Thèse Paris, 1905.
- (A) GRASS (K.-K.). — Die geheime heilige Schrift des Skopzen. Leipzig, 1904.
- (B) — Die russischen Sekten II die weissen Tauben oder Skopzen. Leipzig, 1909 et 1914 avec bibl. russe.
- EL GUINDY. — Les eunuques. Etude anatomo-physiologique et sociale. Thèse Lyon, 1910.
- JOCHELSON (W.). — The Skopzy in the Yakut. *Anthrop. Papers of Amer. Museum of Nat. hist. N.-York*, XXXIII, 1934, p. 181-185.
- KANKELEIT. — Selbstbeschädigungen und Selbstverstümmelungen der Geschlechtsorgane. *Zeit. f. d. ges. Neur. u. Psych.*, Bd. 107, 1927, p. 414.
- KOCH (Waller). — Über die russisch-rumanische Kastratensekte der Skopzen. *Veroff. aus der Kriega u. Konstit. Path.* 7, 1921, Iéna.

LAIGNEL-LAVASTINE. — Les troubles psychiques dans les syndromes génitaux mâles. *Rev. d. Méd.*, 1909, p. 232.

LANGE (J.). — Kastration von Standpunct des Psychiaters. *Mediz. Klin.*, avril 1934, XXX, p. 108.

— Die Folgen des entmannung Erwachsener. *Arb. u. Gesundh. h.* 24, 1934.

LEROY-BEAULIEU. — Skoptzy. *Rev. d. deux mondes*. Paris, 1875, IX, p. 600-610.

LEWIS (N.). — The psychobiology of the castration reaction. *Psychoanal. Rev.*, 14, 15, 1927-1928.

LORTHIOIS. — De l'automutilation. Mutilations et suicides étranges. Thèse Lille, 1909.

M. D. (Ancillon). — Traité des Eunuques, 1707.

MANTEGAZZA. — Mutilations des parties génitales. *L'amour dans l'humanité*. Tr. Chesneau, Paris, 1886, p. 127-147.

(A) MILLANT. — Castration criminelle et maniaque. Thèse Paris, 1901-1902.

(B) — Les Eunuques à travers les âges. Paris, 1908.

(C) — Sur les Scopits (Skoptzy) de Roumanie. *C. R. Inst. fr. anthrop.* Paris, 1913, p. 153.

(D) — Sur les modifications produites sur l'organisme par la castration (à propos des Scopits de Roumanie). *Anthrop.* Paris, XXXI, 1921.

MORAU (H.). — Des mutilations génitales au point de vue anthropologique et psychologique. *Rev. de Psychiât. neur. et hypn.* Paris, 1896, p. 217-222.

PELIKAN. — Gerichtlich-medizinische Untersuchungen über das Skopzenthum in Russland (trad. allem. par Iwanow. Giessen, 1876).

(A) PITTARD. — Les Skoptzy, la castration chez l'homme

- et les modifications anthropométriques qu'elle entraîne. *Anthrop.*, Paris, 1903, p. 463-491.
- (B) — La Roumanie. Paris, 1917, p. 299-303.
- (C) — La castration chez l'homme et les modifications morphologiques qu'elle entraîne. Recherches sur les adeptes d'une secte d'eunuques mystiques. *Les Skoptzy*. Paris, 1934.
- ROZANOV. — L'Eglise russe (tr. Limont St-Jean et Roche, Paris, 1912).
- SAINTON et LARGEAU. — Les troubles nerveux et psychiques consécutifs à la castration chez l'homme et chez l'animal. *Rev. d. Path. comp.*, juin 1934, p. 875.
- SCHIFF. — Conséquences psychiâtriques de la stérilisation chez l'homme. *La Prophyl. ment.*, janvier-mars 1935. *Bull. Soc. Sérol.* Paris, déc. 1934, p. 283.
- SÉVERAC (J.-B.). — La secte russe des hommes de Dieu. Thèse lett., Montpellier, 1906.
- SOUKHOMLINE. — Les procès de la secte mystique des Skoptzy. *Les procès célèbres de la Russie*, 1937, p. 65-102.
- STEIN (VON). — Die Skopzensekte in Russland, in ihrer Entstehung Organisation und Lehre. *Zeitsch. f. Ethnol.*, Berlin, 1875, p. 37-69.
- STERN (B.). — Geschichte der Öffentlichen Sittlichkeit in Russland. I Bd., Berlin, 1907, p. 228-255.
- TANDLER et GROSZ. — Untersuchungen an Skopzen. *Wien. Klin. Woch.*, févr. 1908, p. 277-288.
- Die Skopzen. *Archiv f. Entwickl. Mekh. der Org.*, Leipzig, 1910, p. 236-253.
- TEINTURIER. — Les Skoptzy. *Progrès méd.*, 1876, p. 878, 896, 916 ; 1877, p. 301, 323.
- ZAMBACCO-PACHA. — Les eunuques d'aujourd'hui et ceux de jadis. Paris, 1911.

Autres ouvrages consultés :

BLONDEL (Ch.). — Les Volitions. *Traité de Psychologie*
Dumas, vol. II, 1923.

(A) DURKHEIM. — De la division du travail social, 5^e éd.,
1926.

(B) — Règles de la méthode sociologique, 8^e éd., 1927.

(C) — Les formes élémentaires de la vie religieuse,
3^e éd., 1927.

(D) — Le suicide, 1930.

DUMAS (G.). — Epidémies mentales et folies collectives.
Rev. Phil., LXXXI, 1911, p. 384.

HALBWACHS. — Les origines du sentiment religieux
d'après Durkheim. Paris, 1925.

LÉVY-VALENSI. — Mentalité primitive et psychopatho-
logie. *Ann. Méd. Psych.*, mai 1934, p. 676.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
INTRODUCTION	9
HISTORIQUE.	
Kojahs, Prêtres de Cybèle, Valésiens.....	13
LA SECTE DES SKOPTZY.	
En Russie. En Sibérie. En Roumanie. En U.	
R. S. S.	19
LES CROYANCES RELIGIEUSES DES SKOPTZY.	
Dogmes et Mythes	28
LES PRATIQUES RELIGIEUSES DES SKOPTZY.	
Organisation religieuse. Cérémonies. Coutumes.	33
LA CASTRATION CHEZ LES SKOPTZY.	
Signification du rite. Procédés opératoires. Acci-	
dents. Conséquences. « Castration » chez la	
femme	37
L'ÉTAT MENTAL DES SKOPTZY.	
Prosélytisme. Education religieuse. Etat mental	
avant et après l'opération	42
« CONSCIENCE COLLECTIVE » ET RELIGION D'APRÈS	
L'ÉCOLE SOCIOLOGIQUE FRANÇAISE. La thèse de	
Durkheim. Interprétation de la castration	
rituelle et de l'état mental des Skoptzy.....	53
CONCLUSIONS	63
BIBLIOGRAPHIE	64

